

La fibre tient... mais elle est usée



par Lise Bissonnette
Le Devoir

Penetanguishene—Les Indiens de la baie Georgienne, même après avoir réglé comme l'on sait le sort des saints Martyrs canadiens, apprirent un peu plus tard dit-on, à parler français. Aujourd'hui, à l'autre bout de l'épopée, sur le pourtour du fort Saint-Marie des Hurons magnifiquement restauré par les bons soins du gouvernement ontarien, la fibre française n'est pas moins usée jusqu'à rompre. Fils et filles de francophones qui n'ont souvent de leur langue maternelle qu'un souvenir, les Tom et les Lily du moyen-nord de l'Ontario, ont besoin de classes d'immersion pour entrer à l'école française.

Midland, Lafontaine, Perkinsfield, Orillia, Penetanguishene: un chapelet de petits villages et villes auxquels l'hiver donne des airs puritains de Vermont, ou des airs frileux d'Abitibi si l'on sait voir, derrière un affichage trompeur, les milliers de noms français. A cent milles à peine au nord de Toronto, ils ne sentent à peu près pas passer le nouveau souffle de

Une collaboratrice Lise Bissonnette redécouvre les communautés canadiennes-françaises hors du Québec, véritable pèlerinage au cours duquel les représentants des minorités francophones, toujours vulnérables, exposent leurs préoccupations et leurs problèmes.

la francophonie qui agite la métropole. La télévision française torontoise ne se rend même pas jusqu'à eux, sauf ici et là par un câble grincheux, et la radio demeure capricieuse. Pourtant, s'accordent à dire tous ceux que nous avons rencontrés, "les choses vont mieux depuis deux ans, nous n'avons plus honte de parler français". Encore faut-il le rattraper.

A Penetanguishene, "la montagne au sable roulant" selon l'étymologie indienne, devenue familièrement Penetang tout court, près de la moitié des 5.500 habitants se déclare encore francophone, mais est à toutes fins utiles assimilée. Ce n'en est pas moins la que l'école élémentaire française fait le plus de progrès, augmentant son recrutement malgré la dénatalité et talonnant de près, avec ses 555 élèves, l'école anglaise.

Et c'est là aussi qu'on retrouve, derrière une affiche discrète un "Centre d'activités françaises" qui s'étonne encore de ses deux ans d'existence écaire. Exigu, sobre par pauvreté avec ses tables aux toiles cirées qui ont servi de "restaurant français" au récent festival d'hiver de la région, le "Winterama" bien sûr, il agace les uns et transforme lentement la mentalité des autres, francophones ou anglophones.

Il croise toutes les sortes de ténacité. Celle de ses deux responsables, bénévoles à plein temps que sont Roland Desroches, un rusé Franco-Ontarien de souche qui se méfie des évènements comme des gouvernements et n'arrivera jamais à demordre, et Joan Northcott, une "Anglo-Ontarienne" sans mélange qui a pour la française une passion jeune et fraîche n'ayant aucune parente avec les attendrissements des dames patronesses. Celle de Réjane Galbraith, une Québécoise transplantée qui a choisi de rester et anime le centre pour le compte de l'Association canadienne-française de l'Ontario (ACFO). Celle d'Ursule Maurice, une enseignante de l'école secondaire bilingue de Penetang, qui publie chaque mois avec des moyens de fortune un petit journal imprimé à la ronéo, "Le Goût de vivre".

Avant eux, il y avait déjà trois écoles élémentaires françaises, à Penetang, à Perkinsfield, et à Lafontaine, cet îlot entièrement francophone il y a trente ans, qui s'est "bilinguisé" depuis avec le tourisme et la télévision anglaise.

Mais le centre travaille sur d'autres terrains, tout en restant préoccupé de l'instrument central qu'est l'éducation: l'affichage bilingue, les cours de français pour francophones en mal de se souvenir ou pour anglophones "qui ont compris". Les percées culturelles par le film (un par mois) ou le spectacle (on annonce déjà Claude Léveillé pour le printemps). La radio locale, butée et renfrognée vis à vis ces phénomènes inusités, se prépare, paraît-il, quelques horions bien mérités, sinon une concurrence directe par la création d'une station francophone. L'hebdomadaire, The Penetang Citizen, s'adapte avec zèle aux circonstances: il publie ici et là des nouvelles en français, parfois à la une, et a dépêché son reporter-



Le vieux bureau de poste

Photographe dès l'arrivée du DEVOIR sur les lieux. Enfin la municipalité ne verrait pas d'un mauvais oeil que le gouvernement fédéral vende pour un dollar symbolique son vieux bureau de poste au centre d'activités françaises qui le transformerait en véritable pôle communautaire, pour la région.

"C'est notre dernière chance, et c'est parce que les gouvernements y ont mis une piastre qu'elle est venue", dit Roland Desroches qui ne voit pourtant pas là de quoi s'extasier trop vite.

Il sent déjà, le freinage, celui qu'au secrétariat d'Etat on appelle plus pudiquement "réévaluation". Le centre a reçu plus de \$6.000. De subventions fédérales la première année, pour passer à \$4.000 l'année suivante. Cela suffit à peine à payer sa secrétaire à demitemps. M. Desroches est de ceux qui lorgent vers l'auto-suffisance et qui talonnent l'ACFO pour qu'elle s'intéresse aux affaires économiques autant que culturelles.

"Les Franco-Ontariens se sont mis à parler anglais parce qu'ils voulaient une petite job, s'impatientent-ils, ils l'ont encore."

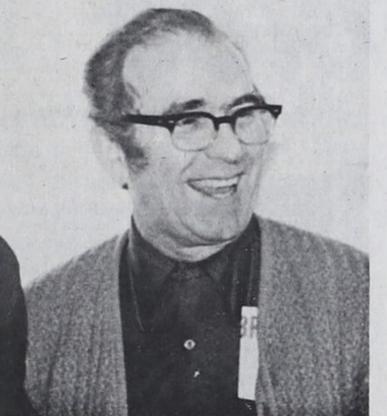
Pragmatique, il voit d'un bon oeil l'intérêt, ne serait-il que passager, que portent soudain les anglophones à la langue anglaise, puisqu'ils amènent ainsi de l'eau au moulin et réveillent les francophones eux-mêmes qui perdent leur vieux réflexe de se cacher pour parler français. Il a là-dessus de fortes discussions avec Ursule Maurice, un peu déçue de la lenteur des progrès et de l'inertie de ses compatriotes qui "doivent relever la tête d'eux-mêmes". Cette légère amertume, beaucoup d'enseignants la partagent.

Lafontaine, à Perkinsfield, à Penetang, dans leurs écoles propres et sages, si étonnamment françaises dans le décor (Saint Patrick, Saints-Martyr-Candiens, Saint-Joseph), ils ont tous les mêmes problèmes: la bataille quotidienne pour obtenir des élèves qu'ils parlent française entre eux.

LE DEVOIR

Ce sont trois religieuses de la Congregation Sainte-Croix qui dirigent ces petites écoles. Elles ont le même diagnostic: les parents ont abandonné. Dès que l'un d'eux est anglophone, l'assimilation est chose faite. Et même s'ils ont francophones, ils font partie de la génération la plus anglicisée, parce que scolarisée plus longtemps à l'école anglaise. Au secondaire, en particulier, il y a à peine sept ou huit ans que les cours se donnent partiellement en français et même le tétu qu'est Roland Desroches a un grand fils qui, au hasard des déménagements et à cause des exigences scolaires, est un anglophone unilingue.

Aucun enseignant ne blâme vraiment les parents. La grande coupable, répètent-ils à satiété, c'est la télévision. Accompagnant les familles jusqu'au fond des "concessions" elle est solidement anglaise et crée irrémédiablement le réflexe de vivre en anglais même chez les francophones qui voudraient y résister. Les loisirs sont peu nombreux, la télévision est reine et, comme ailleurs, les enfants s'y collent quatre ou cinq heures par jour.



Roland Desroches

"Radio-Canada est impardonnable", s'indigne soeur Angelina Moreau, qui dirige l'école de Penetang avec une énergie que commence à ressentir douloureusement l'école catholique anglaise voisine. Élégante, décidée, elle repousse toute résignation et le conseil scolaire devrait se le tenir pour dit. "C'est scandaleux, dit-elle, de nous promettre ainsi d'année en année la télévision française et de jamais nous la donner alors que le réseau anglais est installé depuis longtemps dans des villes comme Québec ou il n'y a peu près pas d'anglophones et où ils n'en ont pas besoin." Le fameux "plan accéléré" d'extension du réseau de Radio-Canada devait effectivement les desservir au moins cet été, mais les mesures anti-inflationnistes auront vraisemblablement raison de cet espoir... encore une fois.

C'est pourtant grâce à certaines complications au conseil scolaire que le Centre d'activités françaises et les écoles ont réussi leur plus beau coup, celui des "garderies" françaises. Elles n'ont de graderies que le nom, et sont en réalité des prématernelles d'accueil au, à raison de deux demi-journées par semaine et avec des budgets portés au compte des cours du soir, font de l'immersion française pour des enfants auxquels leurs parents veulent redonner leur langue maternelle. On y accepte aussi les enfants de véritables anglophones. Jeudi dernier, Mme Northcott allait en ouvrir une quatrième à Orillia.

Tout de même, réfléchissait M. Desroches après avoir vu ces toutpetits à la "garderie" de Perkinsfield, s'amusant en anglais et disant difficilement "bonjour", "on se demande si la médaille est vraiment renversée et si on a encore raison de travailler avec autant d'acharnement..." Pour lui, qui a vécu en Français envers et contre tous et garde au coin de l'oeil une trace rieuse de certaines batailles plus ou moins "catholiques", les deux dernières années sont à peine un commencement et "un pommier ne peut produire au lendemain de la semence." C'est cela, la patience.



Rejeanne Guay-Galbraith

Les îlots français

par Rejeanne Guay-Galbraith
Il y a déjà quelques semaines, Lise Bissonnette reporter du journal québécois, Le Devoir, venait nous rendre visite. A son retour, elle a publié un article à propos de notre chez nous qui a pour thème "vivre en français" et qui s'intitule, tenez-vous bien, "la fibre tient...mais elle est usée". Dans cet article, Lise a su capté notre problème ou tout au moins notre existence comme francophone sans un chez nous qui sait, la plus part du temps, nous

oublier. Il y a matière à réfléchir. Elle se demande, comme plusieurs d'entre nous, si la francophonie chez nous est assez forte pour renverser l'assimilation qui nous talonne et nous jalonne depuis toujours. Elle a su dénicher les îlots français tellement fébriles qui, pour utiliser ses mêmes mots, "ne sentent à peu près pas passer le nouveau souffle de la francophonie qui agite la métropole". C'est vrai, on a été longtemps dénué de nos droits. S'est-on assez battu contre un gouvernement

hargneux et tétu, pas toujours démocratique et humain. On connaît bien surtout l'année 1817. On s'en rappelle. A-t-on assez crié, a-t-on assez résisté? C'est du passé, oui, mais n'en souffrons-nous pas encore? Nos écoles, notre français à la maison, au restaurant, à la plage n'en souffrent-ils pas? Depuis combien longtemps attendons-nous la télévision française? Et maintenant que notre espoir est en train de devenir une réalité, j'entends des cris épouvantables de gens de notre région qui essaient

de nous dire que Radio-Canada est en train de léser les droits des anglophones en leur enlevant un canal américain (même pas prouvé) pour mieux servir les francophones. Jusqu'à quand la mauvaise farce? Faudrait-il donc mourir à petit feu? C'est n'est plus le temps des saints Martyrs canadiens! Ce n'est plus le temps des Louis Riel. "Nous sommes, nous serons" Le Canada est notre pays si ce n'est celui des Indiens. Que le Canada nous serve!

sounds amplified

SALES SERVICE DIVISION OF MANTRONICS INDUSTRIES

1 DAY ONLY
Store wide

DISCOUNTS
DISCOUNTS
DISCOUNTS

10 to 15%
ON EVERYTHING
EXPANSION
COMPLETED

COME AND ENJOY OUR NEW
SOUND ROOM AND CHECK
OUR NEW SERVICE DEPT. AND
TECHNOLOGIST - CONSULTANT

LUCK DRAW
ON SATURDAY FOR THE AMOUNT
OF YOUR PURCHASE

SATURDAY MARCH 27
9:00 A.M. to 9:00 P.M.

STORE HOURS : Monday to Saturday — 11:00 a.m. to 7:00 p.m.
FRIDAY — 11:00 a.m. to 9:00 p.m.

sounds amplified

SALES SERVICE DIVISION OF MANTRONICS INDUSTRIES

521 BAY ST. MIDLAND 526-4279